

Cercle E & P Compte-rendu de la Rencontre n° 3 • 16 février 2021

CR/ EH – 3 mars 2021

**Prochaines Rencontres**

**4ème Rencontre**

**Mercredi 10 mars, 18h30**

**Hélène OPPENHEIM-GLUCKMAN**

**Lien :** [https://bit.ly/ConfEE](https://bit.ly/ConfEE%22%20%5Ct%20%22_blank)

**3ème Rencontre, 16 février 2021**

**Invité**

Xavier BRIFFAULT

Sociologue

**Plan du compte-rendu**

**I - Synthèse de la Réunion**

Carole FROUCHT : p.2

**II – Initiative intergénérationnelle**

2 - N'y a-t-il pas d’autres variables et cadres que l'alternative "privilégier les jeunes ou les vieux" ?

Daniel OPPENHEIM / p.4

3 - Conflit intergénérationnel : osons refuser que la partie soit jouée d'avance

Christina POLETTO-FORGET / p.5

**I - Synthèse de la Réunion**

**Carole FROUCHT**

***Le diaporama très détaillé de Xavier a été adressé.***

Le confinement ou la mort, ou comment sortir d’une impasse mortifère. Y a-t-il une alternative durable au confinement qui permette à la fois de limiter le nombre de morts tout en sauvegardant la vie sociale et les libertés de chacun ?

En refusant le confinement en janvier 2021, le gouvernement a fait le pari de la confiance envers les citoyens.

Pour répondre au dilemme, il faut s’appuyer sur les données chiffrées, factuelles de l’épidémie (au 18.01.2021).

Les données et donc l’information sont structurées selon la pensée et donc le point de vue médical. On traite des situations selon leur gravité médicale et leur incidence sur les moyens médicaux (nombre de cas positifs, nombre d’hospitalisations, nombre de lits de réanimation occupés, etc.).

L’usage du terme de vague (« la deuxième vague ») suppose que le phénomène s’apparente à une inondation à un mouvement de l’eau irrésistible et incontrôlable, qui emporte tout sur son passage.

On utilise des données globales et nationales (nombre d’entrées sortie, taux d’occupation des services).Il est pertinent de s’interroger sur les disparités et les spécificités locales au regard de mesures applicables au plan national.

La disparité des situations doit s’analyser, et ce n’est pas le même point de vue selon que l’on raisonne en pourcentage ou en effectif.

On a bien noté que la composante « âge » est clé : la mortalité se concentre sur les personnes de + de 90 ans avec facteurs de comorbidité. La France est mal placée pour le nombre de décès par million d’habitants et est assez proche à cet égard des USA.

On peut analyser les facteurs de vulnérabilité à partir des données dont disposent la Sécurité sociale : estimation d’environ 6M de personnes vulnérables (âge, facteurs de comorbidité).

L’indicateur R permet de repérer le niveau de circulation du virus est facteur de plusieurs éléments :

* Le nombre de contact c
* La probabilité de contaminer β
* La durée d

On peut agir sur β et c.

Il y a eu discussion sur l’intérêt des masques la distance (1 ou 2m). On peut noter qu’une routine sociale s’est installer. C’est une protection individuelle.

La prévention collective suppose la distanciation. Elle a un impact certain dès lors que la vie sociale s’arrête, mais l’épidémie repart dès que les contraintes s’allègent. La distanciation collective se fait au prix d’impacts majeurs sur la vie démocratique (économique, sociale et culturelle(.

Les données d’épidémiologie psychiatriques sur les conséquences du confinement sont éclairantes : augmentation des problèmes de sommeil, des dépressions, des difficultés à se projeter dans l’avenir.

Se pose donc la question de savoir s’il faut agir de façon collective ou faire reposer l’action sur la responsabilité individuelle de chacun.

En essayant de tuer la mouche, l’ours tue son ami. Faute d’un raisonnement intégratif, en s’efforçant de maitriser la circulation du virus par une approche collective on développe d’autres formes de conséquences négatives sur la santé.

Xavier insiste sur la formation à la sécurité sanitaire qui est un enjeu de santé publique majeure et met le doigt sur la gestion des règles de distanciation, de protection. Il faut sortir du paradigme de l’enfermement par l’éducation .Il met ainsi en débat le discours des médecins centrés sur les moyens.

***La discussion éclaire le débat***

**Didier SICARD** souligne que les médecins ont failli ; ils ne connaissent rien à la santé publique, à la réalité sociale. Leur vison issue de leur formation hospitalière est détachée de la vie sociale.

**Pour Luc DAUCHET,** le raisonnement comporte des erreurs : on évalue une politique en fonction de ce qu’on a évité. Ainsi le premier confinement ne pouvait pas être évité, avec un impact certain sur le moral .

L’impact est la perte de 6 mois d’espérance de vie en un an.

On sait que la contamination est majeure dans la sphère privée. L’erreur est d’avoir axé le message sur la liberté en juillet ; on aurait du communiquer autrement.

Agir collectivement n’est pas synonyme de coercition.

**Didier OUEDRAOGO** a mis l’accent sur l’enjeu collectif. Il faut inventer notre appartenance communautaire, renforcer la formation et l’instruction pour se sentir vraiment partir prenante d’un collectif.

***Conclusion***

Le débat a ainsi éclairé les enjeux suivants :

* Protection individuelle /protection collective
* Impacts à court terme /moyen terme
* Libertés /contraintes
* Prise en compte des moyens hospitaliers /impacts sociaux
* Centralisation des décisions /décentralisation et autonomie des citoyens



**II - Initiative intergénérationnelle**

*Nous avons lancé une 3ème consultation « Initiative intergénérationnelle ».*

*Le questionnaire est en cours de diffusion. Vous pouvez contribuer à le faire connaître autour de vous : [https://forms.gle/L6Z9694tZLBUhCnt9](https://forms.gle/L6Z9694tZLBUhCnt9%22%20%5Ct%20%22_blank)*

*Voici deux remarquables contributions attestant de l’intérêt de cette consultation que nous menons.*

**2 - N'y a-t-il pas d’autres variables et cadres que l'alternative "privilégier les jeunes ou les vieux" ?**

***Quelques remarques de psychanalyste***

**Daniel Oppenheim**

Les enfants ont toujours quelques reproches à faire aux parents (et réciproquement), dès l'enfance, et bien plus à l'adolescence (jamais totalement dépassée), dont c'est une des marques. Les récriminations actuelles des jeunes gens (20-45 ans?) envers la génération précédente (60-75 ans ?) sont dans la continuité de leurs reproches concernant l'écologie et les difficultés économiques (« le monde que vous nous laissez, après en avoir bien profité pendant 30 ans »). Comme si toute cette génération était homogène et pas traversée de différences politiques, sociales, professionnelles, de lieux de vie, etc. et isolée du reste du monde. Comme si il y a 30-40 ans tous pouvaient avoir une conscience claire de la prévention des difficultés actuelles.

Les luttes (grandes et petites) qu'une partie de cette génération a menées étaient-elles totalement inutiles, ou inadaptées ? Si nous nous projetons dans l'avenir (2040-2050, par exemple), quel regard sera porté sur la génération actuelle des 20-40 ans, par eux-mêmes, par leurs enfants, par la société ? Autre question : quelle est la position des plus jeunes, de 15-25 ans, par rapport à ceux de 25-50 ans, et à ceux de 50-75 ans, par exemple ?

Pour que les choses changent, en positif, la position victimaire est-elle la meilleure, ou les divisions, intergénérationnelles ou autres ? Ou les solidarités, qui n'empêchent pas chaque catégorie de défendre ses intérêts, mais avec les autres catégories, pas contre elles (positions qui permettent des convergences et des compromis acceptables, et pas des oppositions clivantes). A noter : les récriminations semblent dirigées contre la génération des parents, mais pour celle des grands-parents elles semblent céder la place à la compassion.

Il serait utile de remettre l'Histoire en perspective, depuis 1945, avec ses scansions : par exemple les années qui ont suivi la guerre, et leurs caractéristiques, y compris le contexte international et ses peurs (la guerre froide, le risque atomique) ; les années 68 ; les années qui ont suivi. Utile aussi de faire prendre conscience des éléments d’une réflexion éthique : par exemple, ce qu'on gagne avec la rationalité économique, ce qu'on perd avec elle (quelle type de société nous construisons). Aussi de se projeter dans l'avenir : les enfants observent leurs parents et leurs attitudes envers leurs parents, et ils feront avec eux ce qu'ils les ont vu faire avec ces derniers.

Jean Malaurie, dans sa jeunesse, avait noté que les vieux Inuits, en temps de crise alimentaire, acceptaient de quitter les campement et d'aller mourir sur la banquise. Telle était la règle de vie, comprise et acceptée par tous. Mais en période normale ils étaient choyés et respectés. Les conditions de vie en France sont-elles aussi dramatiquement rudes (aux limites de la survie?) ; la société française est-elle aussi homogène que semblaient l'être les petites communautés d’Inuits de cette époque ? Je suppose que ces pratiques n'ont plus cours actuellement.

Il est bon aussi de se demander si le cadre imposé à la discussion est le bon, et le seul possible. N'y a-t-il pas d’autres variables et cadres que l'alternative "privilégier les jeunes ou les vieux", que ce soit sur la question sanitaire ou sur d'autres, comme la fiscalité, l'héritage, le RSA pour les moins de 25 ans, les prêts au logement, etc., questions sur lesquelles les économistes et les sociologues travaillent, mais pas au premier plan des informations ? (la même question se pose en ce qui concerne la retraite, et ce débat intergénérationnel sur le Covid-19 semble bien être dans la continuité de celui sur les retraites).

Ces questions sont à actualiser en fonction de l'émergence des variants et des connaissances médicales : les plus de 65 ans sont-ils les plus à risque, par exemple. Aussi : quelles sont les priorités pour les « jeunes » de 20-40 ans, dans leur majorité ? La sexualité, les rencontres, le travail, le logement, la formation et les carrières professionnelles, etc ? Rester dans "les jeunes ou les vieux" ne mènera pas très loin ou alors aux divisions stériles et dangereuses.

**3 - Conflit intergénérationnel : osons refuser que la partie soit jouée d'avance**

**Christina POLETTO-FORGET**

Ce "conflit intergénérationnel" m'intéresse beaucoup et pour plusieurs raisons. Une jeune élève de Terminale a souffert d'une grave dépression à la suite du premier confinement. Elle a été hospitalisée et est récemment revenue au lycée. Sous médicaments, elle est souvent un peu somnolente et comme absente bien qu'heureuse d'être de retour au lycée (elle a détesté son hospitalisation). Alors que nous parlions du leurre passéiste (c'était mieux avant), je leur expliquais qu'ils étaient l'une des premières générations à ne pas craindre, pour les garçons du moins, d'être envoyés à la guerre. On ne leur réclame plus aujourd'hui de sacrifier leur vie pour la patrie. Cette jeune fille, que j'apprécie beaucoup, a alors pris la parole pour la première fois depuis mars pour dire: "on sacrifie pourtant la jeunesse aujourd'hui". J'étais à la fois ravie de la voir se ré-approprier la parole et aussi sidérée par ce cri douloureux. Nous avons alors démarré dans la classe une longue discussion sur cette idée de sacrifice et son hypothétique réalité. Nous nous sommes d'abord demandés ce qu'était un jeune: peut-on comparer l'étudiant précaire loin de sa famille, dépendant de petits jobs,  enfermé dans une chambre minuscule et l'étudiant de prépa (les prépas ont continué en présentiel) comme l'étudiant aisé pouvant inviter ses amis à s'isoler avec lui dans des maisons de campagne? Lors des cours en visio de mars, certains de mes élèves, adorables par ailleurs, se sont retrouvés dans une longère normande avec tennis. Ils étaient ravis. De même la notion de "vieux" était pour eux bien floue. Les "vieux" seraient ceux qui ont tout eu, qui ont pollué la planète, dépensé les ressources énergétiques, et qui, égoïstement, refuseraient de se confiner pour laisser les jeunes vivre au grand air. Je les ai questionnés alors sur leurs grands parents. Aucun ne mettait ses grands parents dans le lot de ces "vieux". Le "vieux" était pour eux un concept abstrait, celui qui empoisonne l'eau du puits, attise les catastrophes, attire les sauterelles et se réjouit du malheur de la belle jeunesse. Bref, ils  ont reconnu que le "vieux" était un fantasme, qu'il n'existait pas. Le terme "vieux" était d'ailleurs déjà pour eux un terme dépréciatif qui ne correspondait pas à personne âgée. A la question "à quel âge est-on un vieux", ils ont répondu par des fonctions: être à la retraite, être en EPHAD, être dépendant. Tout renvoyait à l'inutilité sociale, à la personne à la charge de la société, bref on se métamorphose en vieux comme Gregor se métamorphose en nuisible qui ne rapporte plus rien. Nous avons tout d'abord réfléchi à cette vision peu réaliste: les résidents des EPHAD ne semblent pas avoir bénéficié du "sacrifice" des jeunes. Ils ont doublement souffert: de l'isolement forcé et d'une mort solitaire. Si la jeunesse a été sacrifiée qui en a bénéficié? Pas ces résidents en tout cas. Les précaires et vulnérables, jeunes ou vieux, salariés, étudiants ou retraités, ont souffert de la pandémie plus que d'autres. Il n'y a pas conflit intergénérationnel ou plutôt ce conflit est un schéma explicatif biaisé qui permet de trouver un coupable plutôt que d'interroger des choix économiques et politiques. Je crois que l'opinion du sacrifice de la jeunesse a été très largement diffusée et par la suite partagée par une partie de la jeunesse pour qu'elle évite de questionner l'organisation sanitaire et universitaire.

Enfin, et je vais là totalement à contre courant, et de mes élèves et des étudiants que je cotoie, il y a un phénomène de victimisation. A côté de la vraie souffrance d'étudiants pauvres et/ou isolés dans des espaces minuscules, j'ai aussi assisté à une contagion de la plainte auprès d'étudiants peu affectés en réalité. La période n'est pas très joyeuse, crise sanitaire, économique, climatique.  "L'avenir ouvert" qu'évoque la dernière revue d'éthique appliquée doit être pensé. Or l'angoisse dans laquelle semble baigner la jeunesse est liée à une désespérance qui ne date pas de la pandémie, celle-ci a cristallisé un mal-être plus général. Ce conflit intergénérationnel ne serait alors que l'occasion d'exprimer une colère larvée, le sentiment d'une impuissance à faire génération, d'inventer de nouveaux codes, de nouveaux modes d'existence, de nouveaux schémas sociaux. Que nous est-il permis d'espérer? Les discours catastrophistes de la collapsologie laissent à penser que le futur sera douloureux, conflictuel. L'éducation déconstruit peu ces discours très affectifs et accusateurs. Le gâteau est mangé, à vous les miettes empoisonnées. Il y a urgence à proposer des futurs possibles, disponibles, pluriels. Proposons de nouvelles recettes de gâteaux, laissons-les inventer leurs propres mélanges. Faisons confiance à la jeunesse; si elle doute d'elle même et de ses capacités à construire des sociétés bonnes, abandonnons les discours eschatologiques. Sortons d'une vision orientée de l'avenir, soit progrès soit défaite, rappelons leur que le futur n'est pas écrit, que la pensée et l'action ne sont pas inutiles. Osons refuser que la partie soit jouée d'avance.



